

Études littéraires africaines

CHALI (Jean-Georges), *Vincent Placoly, un créole américain*.
Préface d'Edwy Plenel. Paris : Desnel, coll. Anamnésis, 2008,
255 p. – ISBN 978-2-915247-19-0



Daniel Delas

Numéro 30, 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1027356ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1027356ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Delas, D. (2010). Compte rendu de [CHALI (Jean-Georges), *Vincent Placoly, un créole américain*. Préface d'Edwy Plenel. Paris : Desnel, coll. Anamnésis, 2008, 255 p. – ISBN 978-2-915247-19-0]. *Études littéraires africaines*, (30), 116–117.
<https://doi.org/10.7202/1027356ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2011

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

avec les principes de la créolité, dont le postulat est la représentation de « la voix collective de la communauté » (p. 68). Condé ne fait pas « le portrait d'une communauté unie parlant d'une seule et même voix ; elle montre au contraire que chaque individu peut être différent, important à sa façon » (p. 68). Elle va ainsi une nouvelle fois à l'encontre des règles et veut libérer l'écriture, l'imagination et la création. De façon incessante, Condé recherche de nouvelles formes narratives propres à révéler un aspect ignoré de notre rapport au monde et de l'adéquation de l'être à sa vérité intérieure. C'est cette importance du sujet qui fonde l'idée de rébellion et de transgression chez M. Condé. Cet ouvrage, par ailleurs bien édité, est une importante contribution à l'étude de l'œuvre.

■ Arsène MAGNIMA-KAKASSA

CHALI (JEAN-GEORGES), *VINCENT PLACOLY, UN CREOLE AMERICAIN*. PREFACE D'EDWY PLENEL. PARIS : DESNEL, COLL. ANAMNESIS, 2008, 255 P. – ISBN 978-2-915247-19-0.

Le livre de Jean-Georges Chali ramène utilement la lumière sur l'œuvre de Vincent Placolý, un des grands écrivains antillais, il faut le dire et le répéter, prématurément disparu à 46 ans, en 1992, au milieu d'une œuvre littéraire et intellectuelle en plein développement et riche de promesses. Placolý s'est fait connaître jeune avec la publication de *La Vie et la mort de Marcel Gonstran* chez Denoël en 1971, dans la prestigieuse collection « Lettres nouvelles » que dirigeait Maurice Nadeau. Ce premier ouvrage constitue l'objet unique de l'étude de J.-G. Chali, maître de conférences en littérature comparée à l'Université des Antilles-Guyane. Il y montre bien tout ce que la genèse de l'œuvre doit aux écrivains que Placolý admirait, français parfois comme Rimbaud, antillais comme Césaire, Naipaul, Glissant ou Fanon, latinos, comme on dit aujourd'hui, comme Carpentier, Borges ou Paz. Les analyses concernant la composition polyphonique du premier roman de Placolý sont convaincantes, mais celles concernant le lien entre des idées de Placolý et la force rythmique de son écriture sont moins poussées.

À bien des égards, ce livre apparaît avec le recul du temps comme un nouveau *Cahier d'un retour au pays natal*, dépouillé de sa dimension prophétique et révolutionnaire, et rechargé aux sources du lyrisme pluriel et du réalisme merveilleux chers aux écrivains d'Amérique du Sud. Que l'un

soit devenu un classique mondial et l'autre une référence pour quelques-uns ne change rien à l'affaire. L'entreprise est la même. Chali montre comment Placolý, quoique personnellement engagé, en son lieu, dans le combat politique de son temps sur des positions radicales (disons trozkystes), conçoit et construit cet ouvrage extraordinaire où la « danse des souvenirs » (prière d'insérer) engendre une composition tournoyante, édifiée à la rencontre de la mémoire et du réel, et plus encore du rêve et des représentations du monde..

J.-G. Chali n'a pas de mots assez durs pour critiquer ceux qui se revendiquent de la créolité pour mieux l'enfermer dans une entreprise folklorisante et passéiste, attaque qui vise, sans équivoque, l'école dite « créoliste ». Pour Placolý, la créolité est une dimension américaine, la réduire à tel ou tel espace, fût-il antillais, est réducteur et lourd de dangers.

Le travail de J.-G. Chali vient donc jouer un rôle de relance salutaire. Comme il ne concerne que le premier ouvrage de Placolý, on ajoutera, pour l'instruction du lecteur, que suivit en 1983 *Frères Volcans* (La Brèche, 1983, 126 p.), étonnant mélange de souvenirs et de réflexions sur l'esclavage mis en mots derrière une anamnèse subtile du narrateur, puis *Une journée torride*, essais, nouvelles (La Brèche, 1991, 163 p.). Dans ce dernier ouvrage publié juste avant la mort de l'écrivain en 1992, une nouvelle, qui donne son titre au recueil, évoque – faut-il dire raconte, revit, imagine par avance – la dernière journée de Monsieur Borromée Niger, vieil avocat nègre-Congo à Fort-de-France.

Toute l'œuvre de V. Placolý est une méditation face à la mort, méditation concrète s'enracinant dans le vécu d'un individu en fin de parcours, passée au moulin des souvenirs. Qui se souvient ? Le personnage, l'auteur ? Tous nous sommes invités à nous souvenir et c'est là l'important.

Signalons pour finir l'intéressant appendice, intitulé « Glossaire ou pas ? », qui figure à la fin d'*Une journée torride*. Plaidoyer lucide pour ce que Glissant dénommera le droit à l'opacité. Faut-il ajouter un glossaire à la fin d'un roman qui parle de la réalité antillaise ? Non, dit Placolý, ne serait-ce que parce que les termes que vous les éditeurs français nous demandez de gloser sont des termes venus de France. Ce n'est pas à nous Antillais de faire seuls l'effort de venir à vous, à genoux, comme des pauvres barbares, c'est aussi à vous de venir à nous, puisque ce sont vos mots que nous utilisons.

■ Daniel DELAS